

Récit et traduction

Isabelle Beaulieu, Michel Nareau, Thomas Dupont-Buist et Nicholas Giguère

Numéro 174, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91088ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, I., Nareau, M., Dupont-Buist, T. & Giguère, N. (2019). Compte rendu de [Récit et traduction]. *Lettres québécoises*, (174), 45–49.

L'origine du monde

Isabelle Beaulieu

Ce collectif sur la maternité donne à lire diverses expériences d'accouchement. Des récits riches et généreux, certains plus que d'autres.

À chaque seconde, il y a 4,66 naissances dans le monde, c'est-à-dire 280 nouveau-nés par minute, ce qui totalise 403 200 bébés par jour. Au bout d'une année, on arrive à 147 millions d'enfants. Loin d'être un phénomène rare, un accouchement reste néanmoins unique pour toutes celles qui l'ont vécu. En font la preuve les onze femmes et l'homme de ce recueil, dans des récits qui ne prétendent à rien d'autre qu'à raconter l'expérience de la mise au monde.

C'est ce souci de ne pas tomber dans un sentimentalisme exacerbé qui intéresse le plus dans ce collectif dirigé par Elsa Pépin.

Comme tout collectif, le livre se caractérise par la diversité des styles et des façons d'aborder son sujet. Chacune cependant y use de sincérité, certaines se replongeant courageusement dans ce qui fut dans un même temps terreur et prodige. Parce que ces femmes sont pour la plupart écrivaines et qu'elles ont un regard réflexif sur les choses, leurs récits dépassent le déroulement des faits et évitent le sensationnalisme – même si toutes les histoires restent en elles-mêmes spectaculaires. La force de ces témoignages transcende la révélation pour chercher, dans un travail d'introspection, ce qui relève simultanément du plus trivial et du plus spirituel. « Est-ce qu'on peut se sentir démunie et remplie à la fois? Est-ce que ce serait ça, être mère? » Ariane Moffatt, en posant la question, exprime peut-être ce qui définit le plus la maternité: le doute. Loin de jouer uniquement le rôle d'importun, celui-ci rejoint des valeurs importantes que chacune, tour à tour, va expérimenter. La peur visitera le courage, la vulnérabilité fera face à la force, l'humilité sera reliée à la conscience de sa puissance. De la même manière, le doute alternera avec l'assurance, celle d'avoir vécu dans sa chair un bouleversement total. « La ligne qui traverse le bas de mon ventre ne s'efface pas. Tant mieux. On croirait la seule preuve que tu ne fus pas toujours sur terre. » L'expression « donner la vie » prend tout son sens dans ce récit de la dramaturge et metteuse en scène Alexia Bürger, qui a navigué entre la vie et la mort pendant plus de quatre mois avec son prématuré avant qu'il soit considéré comme hors de danger. « Il paraît que pour renaître il faut n'avoir plus rien à perdre. » On imagine ce qu'il a fallu d'abandon et de renoncement pour traverser en plusieurs semaines à peine une double naissance.

Pro[création]

On ne peut parler de procréation sans parler de création, surtout quand les autrices sont des artistes, et de la dichotomie entre

prendre soin et se réaliser. Bien sûr, les deux ne s'opposent pas systématiquement, on peut très bien s'épanouir en s'occupant de sa progéniture. Mais on ne peut devenir mère sans réfléchir aux raisons qui nous y ont conduite et à l'inscription de ce geste dans la réalité. « Les abîmes de ce conflit, entre la sauvegarde de soi et les sentiments maternels, peuvent représenter (et ce fut le cas pour moi) une véritable agonie. Cette douleur-là n'est pas la moindre des douleurs de l'enfantement », écrit la théoricienne féministe Adrienne Rich dans l'essai *Naitre d'une femme* publié en 1980. Avec le même souci de creuser la vérité, Éveline Marzil-Denault affirme sans ambages qu'« [ê]tre mère, c'est réaliser qu'on pourrait perdre sa raison d'être, se morceler et sombrer dans la folie ». Ou plus loin: « La maternité ne m'a pas déçue, mais elle m'a beaucoup fatiguée. » C'est ce souci de ne pas tomber dans un sentimentalisme exacerbé qui intéresse le plus dans ce collectif dirigé par Elsa Pépin. La journaliste et écrivaine a su laisser libre cours au ton et à la forme personnelle de chacune sans chercher à formater l'ensemble. Ce qui en fait une réunion de textes distincts se répondant à travers un même spectre, celui de la maternité. Pourtant, quelques-uns des récits auraient mérité plus d'approfondissement et pour ceux qui acceptent de faire le voyage d'exploration, on aurait aimé que se poursuive la recherche dans la langue pour qu'arrive à se nommer ce qui est en somme indicible. « Dans l'enfantement comme dans les derniers jours de la vie, on sait ce qu'on est en train de perdre, mais on ne sait pas ce qu'on va retrouver », écrit l'autrice Julie Héту, qui a vécu son deuxième accouchement à la maison accompagnée d'une sage-femme. Elle amène son propos à la lisière de la vie et de la mort, démontrant avec éloquence la charge mixte de la naissance.

La maternité a peu été racontée et pensée au Québec ces dernières années. On voit cependant poindre quelques ouvrages heureux, *Mère d'invention* de Clara Dupuis-Morency, *Les tranchées* et *Les retranchées* de Fanny Britt en sont des exemples. Ce moment de profond changement qui s'opère est pourtant foisonnant et s'insère dans la sphère personnelle, mais aussi sociale, féministe, politique, fictionnelle, etc. Espérons que *Dans le ventre* saura faire office de précédent. ♦

☆☆☆

Collectif, sous la direction d'Elsa Pépin

Dans le ventre :

Histoires d'accouchement

Montréal, XYZ, coll. « Quai n° 5 »

2019, 216 p., 22,95 \$



Pierre Yergeau

La théorie de l'existence

Je connais des poèmes qui n'ont pas de fin
Les poètes les écrivent sur des serviettes en papier
Qu'ils oublient dans les restaurants et les mots
Parmi les déchets sont des mots d'amour et des vœux
Si beaux si monstrueux qu'ils font perdre la raison



SODEC
Québec



www.lenoroit.com

Sébastien Dulude

divisible par zéro

Le lézard
amoureux

Isabelle Forest

**Ne plus planter de
ciseaux dans ton cri**

Le lézard
amoureux

**Le lézard
amoureux**

groupenotabene.com

divisible par zéro est la chronique d'une rupture annoncée qui fait porter sur le langage son handicap. La lecture se fait glissante. Elle se meut, exigeante, étonnante, rythmée par une ponctuation par endroits choquante, portée par une voix qui se démantèle et s'invente. Sébastien Dulude offre une poésie fracturée, douce et râpeuse, qui se situe quelque part entre un cœur brisé et un craquement de cou.

Avec *Ne plus planter de ciseaux dans ton cri*, Isabelle Forest pose un regard cru sur l'état du monde et la fragilité de nos existences. Les poèmes, empreints de colère, de honte et de tendresse, sont tendus comme une toile, entre espoir et constat d'échec. Sous nos yeux se déploie une poésie qui prend racine dans un quotidien apocalyptique d'où émerge, contre toute attente, une forme de paix.

Raconter, enfin

Michel Nareau

Transposition romanesque fort réussie d'une horrible histoire, *Ce qu'elles disent* de Miriam Toews est autant un récit choral féministe qu'une leçon dans l'art de donner la parole.

L'œuvre de Miriam Toews est irriguée par son expérience au sein d'une communauté mennonite au Manitoba ; elle y puise un cadre, une manière de penser l'autorité et la marginalité, tout en montrant la complexité des interactions dans des milieux où les apports extérieurs sont limités et vus avec méfiance. Partant du poids du collectif, elle façonne des récits ancrés dans une affirmation personnelle problématique et dans le désir de mobiliser la mémoire du passé sans se couper complètement de la référence à ce lieu marqué par la religion. Par exemple, dans *Jamais je ne t'oublierai* (2013), elle racontait l'histoire de son père professeur, bipolaire et suicidé, avec la volonté de restituer une existence, mais surtout un héritage, contesté et désiré. Dans *Irma Voth* (2011), un récit de voyage en Amérique latine fait surgir la question du témoignage et de la mémoire.

Dire l'horreur à plusieurs

Pendant des années, des femmes du village de Manitoba en Bolivie se sont réveillées avec la nausée et d'immenses douleurs ; elles ont été droguées avec des médicaments pour animaux durant leur sommeil, puis agressées sexuellement. Le pasteur attribue d'abord la faute de ces viols à Satan avant que des hommes du village soient pris sur le fait. Toews reprend cette histoire réelle et s'en sert comme point de départ d'un grand roman sur la délibération et la parole. Dans la colonie fictive de Molotschna, que l'écrivaine ne situe pas précisément, les hommes partent vers la ville pour aller soutenir les huit violeurs et payer leur caution. Les femmes sont restées et doivent décider ce qu'elles feront. Elles sont conscientes qu'à leur retour les hommes leur demanderont leur pardon et que si elles ne le leur accordent pas, elles seront forcées à l'exil. Deux familles de trois générations se rassemblent alors pour choisir collectivement le meilleur geste à poser dans les circonstances.

Ces huit femmes des familles Loewen et Frisen sont analphabètes ; elles demandent donc à l'instituteur du village, un ancien banni du nom d'Auguste Epp, de consigner leurs délibérations, qui ont lieu sur deux jours, dans l'urgence, la colère, la résignation par moments, mais toujours avec le sentiment que la responsabilité qui leur incombe déborde largement leur seule personne. Le roman est structuré autour de cette parole partagée. À l'écart des hommes, sauf un à qui on demande un devoir de traces, Greta, Mariche, Mejal, Autje, Agata, Ona, Salomé et Neitje racontent des anecdotes, se chamaillent, s'épaulent, rient, réfléchissent aussi aux actions, à leur foi, à leurs enfants, aux possibilités de changer les choses, aux rapports de pouvoir, à la question de l'autorité et de la condition des femmes, mais jamais dans l'abstrait, dans un didactisme intellectualisé. Au contraire, la parole part des chairs meurtries, de ventres gonflés par la violence sexuelle. Des femmes qui n'ont le reste du temps pas de marge de manœuvre s'en créent une par ces deux jours de débats.

Consigner une nouvelle agentivité

La vivacité des échanges tient à la manière dont la délibération est rapportée. Auguste dresse certes le procès-verbal de l'assemblée, mais ce n'est pas un verbatim. Il montre les corps usés de ces femmes dans le fenil où elles se réunissent ; il présente les réactions de chacune à ce qui est proposé, il restitue en aparté, à l'occasion, la légitimité de ce qui vient d'être énoncé par une mise en contexte précise. En résulte une scénographie de la parole, riche, dynamique, variée, où l'intelligence un peu instinctuelle, loin des livres, est magnifiée, traitée comme une prise en charge de leur destinée par ces femmes capables d'agir pour elles-mêmes et pour le groupe.

La forme archivistique adoptée fait en sorte que c'est la prise de décision qui est racontée, le consensus obtenu qui est mis de l'avant, et non pas l'enchaînement des événements qui découleront du choix de ces huit femmes. Si celles-ci demandent à Auguste de noter leur dialogue, c'est qu'elles veulent surtout que soit affiché ce besoin de se dire. Ce qu'elles révèlent alors d'elles, ce qui de leur intimité passe dans les choix opérés, c'est ce qu'elles lèguent par ce procès-verbal. La décision finale n'est pas tributaire des résultats, positifs ou non, des actions entreprises, mais plutôt de la liberté que ces femmes, entre elles, se sont accordée de penser hors des préceptes imposés par Peters, le pasteur, et ses disciples.

Miriam Toews, en reprenant cet horrible drame, raconte moins les effets de la violence qu'un moment qui oscille entre ce qu'est la communauté et ce qu'elle pourrait être, lorsqu'elle est pensée par celles qui n'ont pas droit au chapitre usuellement. Il en résulte un roman polyphonique dense, qui dégage autant une patience infinie pour la grandeur de l'éducation qu'une urgence d'agir contre une autorité que ces femmes ont trop longtemps légitimée. Avec ce texte, traduit en finesse par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, finaliste dans sa version originale anglaise pour un Prix littéraire du Gouverneur général, l'autrice confirme l'étendue de son talent. ♦

☆☆☆☆

Miriam Toews

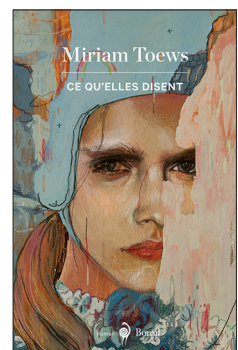
Ce qu'elles disent

Traduit de l'anglais (Canada) par

Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Montréal, Borealis

2019, 264 p., 27,95 \$



Rien n'est immaculé

Thomas Dupont-Buist

Au confluent de tous les précédents livres de Deni Ellis Béchard s'est formé le fleuve *Blanc*, méandreux et immense, chemin sombre au cœur du doute qui tutoie la folie, écho médité des ténèbres de Conrad brassant la culpabilité moderne de l'homme blanc se rêvant vertueux.

Disons-le d'emblée, sans être une synthèse de ses livres antérieurs, *Blanc* apparaît comme le prolongement des réflexions entamées dans *Remèdes pour la faim* (l'éternelle question du rapport au père), *Des bonobos et des hommes* (la préservation de la nature et le Congo), *Kuei, je te salue* (le racisme) et, plus récemment, *Dans l'œil du soleil* (l'hypocrisie des humanitaires et la fabrication des héros). Prenant ces multiples coordonnées comme points de départ, l'habile écrivain ne tarde pas à tous les relier pour faire décoller en douceur son engin narratif. Avec une apparence de facilité déconcertante, il plane au-dessus de ceux qui prétendent que les idées ne sont pas des matériaux adéquats pour fabriquer de bons romans. En témoigne ce formidable festin de complexité et de finesse que Béchard nous offre ici dans une langue toujours aussi poétique et imagée, parente de celle de sa traductrice Dominique Fortier.

Quelque chose de moisi au royaume du Congo

Narrateur et protagoniste au cœur de sa fiction, Béchard s'envole pour le Congo en quête de matériel pour les articles qu'il vend à la pige aux journaux qui ont encore quelques pages à allouer à autre chose qu'au nombril cool et numérique de leurs *lecteurs* (un mot qui fait chic, mais qui, en cette ère, n'est plus aussi approprié que *visionneurs*). À peine arrivé, une curieuse histoire au potentiel d'enquête le happe et le mène sans transition à l'obsession. D'abord, il y a cette jeune fille blanche qui prétend être possédée par un démon. Une enfant des rues parlant le lingala et qui suscite la convoitise d'un anthropologue qui préfère l'étudier plutôt que de l'aider. Presque simultanément, Béchard entre en contact avec une championne de la cause de la conservation de la nature qui le met en garde contre son ex-patron, champion, lui, des malversations et de l'appétit sexuel pour les fruits encore pas mal trop verts. La collaboration sera de courte durée puisque la conservatrice sera retrouvée morte dans un mystérieux accident de voiture quelques heures plus tard. Cognant à la porte des maquereaux comme des guides spirituels, s'enfonçant dans la brousse et visitant les congrès internationaux de la classe supérieure, Béchard tentera de faire la lumière sur ce que l'on tente de toute évidence de taire. Comme toujours chez l'écrivain-journaliste, les personnages sont nombreux à s'entasser dans la galerie, tous formidablement vivants et constellés d'histoires. Plus l'enquête progresse, plus la confusion s'installe dans le cerveau brumeux du reporter, lente descente dans la démence accélérée par la proximité de la progéniture spirituelle trop nombreuse de Kurz, le psychopathe magnétique dépeint par Conrad dans son *Au cœur des ténèbres* :

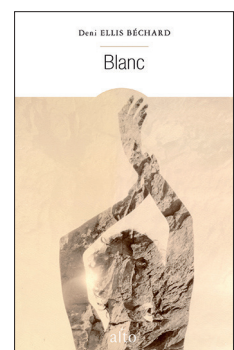
[...] je croyais, en fait, que toutes les visions du monde étaient hybrides, que nos cerveaux étaient des couches archéologiques, voire des strates géologiques, constituées non seulement de croyances, mais d'instincts, de sorte que pendant que nous jouions en surface à nous donner l'air de créatures rationnelles et modernes, nos viscères fourmillaient de terreurs primitives.

L'engeance de Kurz

Outre l'autocritique pénétrante de Béchard qui s'empêtre toujours un peu plus dans les rets du doute perpétuel, éreintante position de celui qui a choisi d'accueillir tous les torts sur ses épaules, ce livre est aussi un kaléidoscope bousculant d'opinions moins nobles. Décomplexés par la noirceur généralisée du monde, les deux grands « méchants » de ces magouilles politiques (qui baignent autant dans le commerce de diamants que dans le trafic d'influence), Richmond Voos et Alton Hooke, empoisonnent le Congo de leurs logiques perverses. L'un ayant vogué si loin de la morale qu'il n'admet plus la moindre contrainte à ses sombres désirs, l'autre ancien requin de la finance reconverti en G.I. Joe qui se rêve aventurier couillu et adulé, mais qui n'est en vérité que l'épave d'un homme-fossile, dinosaure violent enclin aux raisonnements détraqués et conspirationnistes. Pour se perdre dans ces raisonnements délétères, certains n'ont nul besoin de la moiteur de la jungle et de la malaria qui s'y tapit en embuscade.

On lit des pavés sans fin sur la croissance personnelle, non pas pour changer, mais pour sentir et pour dire aux autres qu'on a changé. La bonté, c'est un truc de perspective, une lueur de vertu mesurée par rapport aux ténèbres humaines, qui sont infiniment plus immenses et plus honnêtes, et qu'on qualifie d'animales ou de mal aussi vite qu'on le peut, de crainte de nous y reconnaître, avant de les rayer de notre conscience. Tu peux passer ta vie à rêver d'innocence, ou bien tu peux accepter ce que tu es, et vivre.

Dans ce sixième livre, c'est finalement la crise de sens que met en scène Béchard, mêlant inextricablement ce que ses voyages lui ont dit du monde, ce que sa propre formation a de traumatique et le secours relatif qu'offrent les livres et la fiction pour traverser le champ miné de l'accomplissement (ici indissociable du progrès). Faisant face à la lâcheté universelle, cet ouvrage s'écarte des héros fabriqués *a posteriori* et à la figure exempte de toute anfractuosité. À mon sens, bien que paradoxalement, voilà ce qui s'approche le plus d'une entreprise littéraire authentiquement héroïque. ♦



☆☆☆☆

Deni Ellis Béchard

Blanc

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Dominique Fortier

Québec, Alto

2019, 320 p., 27,95 \$

La beauté de la résilience

Nicholas Giguère

Publié à l'origine chez Arsenal Pulp Press en 2017, fort bien traduit de l'anglais par Christophe Bernard, *Scarborough* dresse un portrait réaliste et sombre, mais jamais misérabiliste, du quartier du même nom de Toronto.

Le livre de Catherine Hernandez, professionnelle de la scène et autrice *queer* aux origines chinoises, indiennes, espagnoles et philippines, apparaît à priori comme l'histoire d'un microcosme où la consommation de drogues, la prostitution, la pauvreté abjecte et la misère multiforme sont les grands éléments et moments « [d'u]ne journée tout ce qu'il y [a] de plus normale ». Toutefois, ne considérer une telle œuvre que sous cet angle est éminemment réducteur. Ce roman choral met en scène une kyrielle de personnages complexes et riches formant une mosaïque culturelle et identitaire impressionnante.

Vies précaires

Parmi ceux-ci, mentionnons Sylvie Beaudoin, une jeune Autochtone qui a « appris très tôt à jouer par [elle]-même » et qui est devenue trop vite une adulte parce qu'elle a été délaissée par son père, un parieur hippique victime d'un grave accident de voiture, et par sa mère, accaparée par les soins qu'exige Johnny, deuxième enfant du couple. Pour sa part, Bernard « Bing » Espiritu, rejeté par son père ainsi que par ses camarades de classe, qui le trouvent « moche et gros », rêve d'« être un saint ». Intelligent, surdoué même, surprotégé par sa mère d'origine philippine, Bing n'aspire qu'à s'accepter, qu'à être accepté, qu'à faire partie de cette grande communauté qu'est la société : « Je suis aimé. Je serai toujours aimé. Je suis parfait comme je suis. » Doté d'un esprit vif et pénétrant, il sait pertinemment que le chemin vers la plénitude et la sérénité est long et tortueux, notamment en raison de sa différence sexuelle : « Je m'imaginai souvent la texture des lèvres gercées de Hakim contre les miennes. Ce que ce serait de nous attarder au bas du toboggan, juste nous deux, petite boule d'amour naissant. » La romancière représente avec finesse et justesse les premiers émois homosexuels à l'orée de l'adolescence, évitant les clichés éculés comme le sentimentalisme de bon aloi. Enfin, ce portrait des principaux protagonistes serait incomplet sans Laura Mitkowski : abandonnée par sa mère, elle a faim de nourritures terrestres et d'amour, ce qu'elle ne trouve pas chez Cory, une « racaille blanche pure laine », un voyou raciste et alcoolique qui a autrefois fréquenté « des gars au crâne rasé » et qui tente désormais d'assumer, sans grand succès, son rôle de père.

L'esprit d'une communauté

Nous, les enfants à peau brune qui avons un parent et demi, et dont les frères et les sœurs que nous ne voyons qu'en photo n'ont pas le même père, nous qui appelons nos grands-mères « maman », qui touchons les mains de notre père à travers le plexiglas.

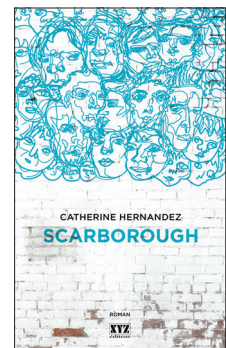
Ainsi pourrions-nous décrire ces vies précaires pour qui rien n'est assuré, pas même le présent (et encore moins le futur).

Cela dit, les enfants, tous inscrits à l'école publique de Rouge Hill, sise dans le quartier de Scarborough, peuvent compter sur Hina Hasani, animatrice du programme de littérature au sein de cette institution. Autre figure centrale du roman, elle est ni plus ni moins le lien entre ces laissés-pour-compte, celle qui leur redonne un peu d'amour-propre ainsi qu'une certaine forme de dignité et qui leur permet, entre deux collations et un exercice visant à l'apprentissage de la langue, d'accéder à une autre voie que celles qu'ils ont connues jusqu'à maintenant, de trouver leur propre vérité. En dépit du fait qu'elle doit composer avec une administration davantage préoccupée par « l'information logistique, statistique et insensible » de même que par les impératifs financiers, Hina s'impose comme la figure centrale d'une communauté plurielle qui entend prendre sa place dans l'espace public et transcender la misère.

Le plaisir du texte

Scarborough est un plaisir à lire en raison des nombreux personnages très attachants. Ainsi, autour de Sylvie, Bernard, Laura et Hina gravitent d'autres « êtres de papier » : Victor, injustement arrêté parce qu'il est Noir ; Clive, un homme marié multipliant les rencontres sans lendemain avec d'autres hommes. Leurs vies sont « un triste mélange de malchance et de mauvais choix ». Ces protagonistes ont néanmoins leur importance dans la diégèse : récurrents, ils sont les fondements d'une architecture romanesque savamment construite. En effet, d'un chapitre à l'autre, les liens ainsi que les références tantôt subtils, tantôt explicites se multiplient, créant une continuité sans faille.

Roman de la différence, tout comme les œuvres d'auteurs tels que Ying Chen, Sergio Kokis, Dany Laferrière et Régine Robin, qui ont mis en scène la diversité culturelle, *Scarborough* est également centré sur des questions cruciales comme la sexualité et l'intersectionnalité. Ne serait-ce pour cette raison, il est impératif de le lire. ♦



☆☆☆☆

Catherine Hernandez

Scarborough

Traduit de l'anglais (Canada)

par Christophe Bernard

Montréal, XYZ

2018, 300 p., 25,95 \$